Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 20 (1994)

Heft: 3

Artikel: Les sapeurs-pompiers de Belin et les pompiers-sapeurs de Raclette s/Chemise : une mise au point

Autor: Haesler, Aldo J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814934

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol., 20 (3), 1994, 763–766

LES SAPEURS-POMPIERS DE BERLIN ET LES POMPIERS-SAPEURS DE RACLETTE S/CHEMISE. UNE MISE AU POINT

Aldo J. Haesler
Institut d'Anthropologie et de Sociologie, Université de Lausanne

C'est curieux. Chaque fois qu'un Allemand se met à disserter sur la Suisse en général et les Suisses en particulier, je repense au Corps des Sapeurs-Pompiers de Berlin. A ce corps qui, selon les dires du *Führer*, aurait dû investir la Suisse lors de sa retraite. Il y a ce ton mi-enjoué, mi-sarcastique, que l'on adopte pour parler aux vieux enfants, sages au demeurant, mais peu matures par principe; ce ton que l'on emploie – pour reprendre un terme de Tom Sharpe – à l'égard des PAR (*personnes à anatomie réduite*) et à l'activité cérébrale correspondante.

A l'égard des Suisses-allemands, cette condescendance se justifie aisément en raison du fait que la région outre-Sarine représente aux yeux de mère Walkyrie une espèce de marcotte du rhizome principal, une dégénérescence sympathique et un peu ridicule car pratiquant les vertus allemandes sans en comprendre le sens, le but et la rigueur. A l'égard des Suisses romands, la chose est plus difficile. On ne saurait parler d'un génome commun, d'autant plus qu'ils pratiquent l'idiome de l'ennemi héréditaire et ses défauts de déduction séculaires. Alors, en désespoir de cause, on tente d'appliquer la même réduction que celle du Grand Frère au petit dernier : si le Suisse alémanique est la PAR du Héros de la Pensée, il n'y a pas lieu de douter que le Suisse romand pourrait être la PAR du Suisse-allemand. Ceteris non paribus...

Günter Endruweit est un sociologue allemand de moyenne portée. Il ne fait pas partie de la caste des géants (Habermas, Luhmann, Dahrendorf, etc.), ni même des PAR juchés sur les épaules des géants (Claessens, Tenbruck, Mayntz, Lepsius etc.), mais des sociologues de métier qui se sont spécialisés dans un sous-discipline et l'administrent le mieux qu'ils peuvent à force de quêtes de subventions et de chasses gardées. Son domaine est la sociologie industrielle et il n'y a pas à douter qu'il contribua activement à sédimenter une série de critères justifiant une forme de scientificité pour cette branche fort diffuse de la sociologie. Il se croit donc suffisamment investi de ses pouvoirs épistémologiques pour juger la bonne sociologie et la mauvaise. On en a pour preuve qu'il n'estime pas nécessaire de dévoiler dans son panorama subjectif des efforts désespérés qu'entreprennent les sociologues d'outre-Sarine pour justifier (au moins à leurs propres yeux) leur statut scientifique précaire, les critères pour juger de l'état de la sociologie romande. Cela se comprend : par PAR interposées, on ne communique plus que par borborygmes.

Son constat est réjouissant : il se résume à trois points, deux bons et un mauvais : a) la sociologie romande n'est pas provinciale. Notre soulagement est grand. De plus, b) elle est solidement empiricisée. Notre soulagement se mue en euphorie : nous sommes des scientifiques ! Mais voilà, c) l'auteur fait une découverte qui nous rejette sitôt dans le purgatoire des bonnes intentions : nous ignorons superbement nos confédérés; nous les oublions tout comme ils nous oublient nous, et tout ce qui nous relie est le fait que nous lisions acribiquement les uns et les autres les livraisons trimestrielles de AJS, ASR, SR, et autres hautes œuvres scientifiques d'outre-Atlantique.

Voilà les bons points et les mauvais points distribués. *Que faire ? Comment comprendre ?*

Je ne critiquerai pas le choix des textes d'Endruweit. Ceux-ci lui furent plus ou moins imposés; il lui manque donc forcément le recul historique, une connaissance suffisante de la sociologie (et probablement de la langue) française, des conditions institutionnelles particulières de la sociologie romande, des revues et centres de recherche etc. Je ne critiquerai pas non plus l'absence injustifiable de critères de jugement qui le fait recourir – une fois encore en désespoir de cause – à un *survey* alphabétique. Et je ne critiquerai pas non plus le fait que l'auteur s'en est tenu à des commentaires superficiels résultant d'une lecture diagonale des tables de matières des ouvrages mentionnés. Je critiquerai son attitude seulement.

Celle-ci est clairement exprimée dans le préambule de son article. Il se demande, en effet, si la sociologie romande ressemble plus au célèbre Orchestre de la Suisse romande (dirigé par Ernest Ansermet) ou alors à la «Bande Musicale des Pompiers-Sapeurs de Raclette s/Chemise» (sic) (p. 241).

On sait au moins depuis Parménide qu'on est prisonnier de ses schématismes. Celui dressé par l'auteur n'est pas à son honneur. Il n'a rien trouvé de mieux pour (pré)juger de la sociologie romande qu'une vague référence musicale, choisissant ainsi d'emblée de traiter son sujet sur le ton péjoratif. Car juger de la qualité de la sociologie romande en imposant un schéma «Ansermet vs. Bande Musicale» reviendrait au même que si un sociologue romand avait le toupet d'inverser le miroir et de partir du schéma automobilistique «Mercedes vs. Trabant» pour désobliger la sociologie allemande. Tentons l'expérience. Allons voir si le grand cousin se déplace en limousine noire de luxe, lancée à toute vitesse vers une destination prestigieuse ou s'il tâcheronne lui aussi sur un véhicule moitié papier mâché moitié stéroïde concassé (et fumant). Le constat serait accablant. Mis à part certains héros de la pensée en voie de fossilisation, la sociologie allemande est elle aussi une affaire de bricoleurs. De bricoleurs qui, comme partout ailleurs, en Suisse romande comme dans le

quart nord-est du Minnesota, se donnent une respectabilité en faisant mine de défendre un paradigme, puisqu'il faut bien défendre quelque chose. Notons que ce n'est pas telle ou telle position onto-épistémo-méthodologique qui forme le paradigme, mais le contraire (en pure nécessité instrumentale) : la sociologie produisant pour l'essentiel de l'air frit, il faut s'organiser en paradigme pour donner l'apparence d'une position. En bref, la sociologie allemande est tout aussi essoufflée que ses compagnes américaines, bulgares ou cubaines. Et l'on sait à quel point les malheureuses Trabant deviennent poussives à la moindre côte dépassant 4%. Tout en compensant ce manque de panache par des émissions sulfureuses et fuligineuses du plus bel effet. La comparaison devient franchement tendancieuse si l'on se met à l'esprit de quel matériau composite le véhicule est ficelé. Papier mâché, ustensiles sanitaires, zinguerie remployée, fourbis de marché noir – tout un fouillis d'emprunts hétéroclites dont on s'étonne que l'engin dont il est équipé puisse simplement avancer. La transposition est aisée : stocks sociologiques américains remployés après 1945, Parsons pour les uns, Lazarsfeld pour les autres – cela sert autant de siège (de caution empirique) que de tableau de bord (mettons les *pattern variables*); une sombre mélasse de sociologues nazis peu ou prou blanchis et œuvrant impunément jusqu'à leur retraite dans les années 60 pour témoigner de l'origine plus que douteuse de la mécanique; des calandres chromées (qui se révèlent souvent n'être que de la bakélite bien astiquée) : l' Ecole de Francfort dont le cœur balance entre sociologie et philosophie, agitation et réaction et dont il ne reste aujourd'hui que de rares écrins; en guise de moteur, une razzia de jeunes sociologues médiocres engagés pour apaiser les revendications estudiantines après 1968 et qui cultiveront leur chaire jusqu'en l'an 2000; sans oublier l'antenne-radio dont il manque simplement le récepteur correspondant (ou la queue de renard) : à savoir un systémisme mystique qui, finissant par cultiver le «vol au-dessus des nuages» (N. Luhmann) de manière systématique, s'est définitivement mis hors-orbite; et partout ailleurs de braves administrateurs de sièges, de subsides, de colloques, de sympathies, d'items bibliographiques, de posters, de structures clientélaires, de mandarinats, d'éditions complètes, de bons termes éditoriaux, politiques et bureaucratiques etc., comme on les trouve partout ailleurs au monde. Le rapprochement entre la sociologie allemande et la Trabant est si saisissant qu'il en devient injurieux – autant mettre un terme à notre exercice.

Ainsi, le sociologue allemand échappe aussi peu au romanesque universitaire mi-burlesque mi-tragique – si bien scruté par des auteurs aussi divers qu'Allison Lurie, Tom Sharpe, Roberston Davies, Arthur Koestler ou David Lodge (pour ne pas citer la tarte à la crème obligée) – que son collègue argentin ou birman, psycholinguiste ou métamathématicien. Son déplacement a beau se faire en Mercedes (émoluments obligent), l'objet de sa quête intérieure n'en est pas

moins un petit véhicule poussif et singulier pétaradant de colloque en colloque, d'article en article, de *citation circle* en *citation circle*. On est prisonnier de ses schématismes – disais-je. Rien n'oblige pourtant à rester prisonnier – à moins d'aimer cela.

L'attitude condescendante et pleine de sympathie attendrie d'Endruweit à l'égard de la petite cousine romande est un fâcheux faux-pas qui ne contribuera en rien à mieux comprendre la sociologie romande, ni à dresser des ponts entre les communautés linguistiques; au contraire, elle renforcera la tendance à l'isolement et à la méconnaissance de la communauté scientifique romande à l'égard de tout ce qui vient du nord, et du nord-est en particulier. Comment n'a-t-on pu trouver un sociologue de Suisse alémanique suffisamment averti et sensible pour traiter de la question ? Pourquoi a-t-il fallu recourir à un donneur de leçons pour qui la sociologie française est aussi exotique que la sociologie guatémaltèque ?

En effet, ses constats et ses comparaisons ne sont pas seulement blessants, ils sont aussi bien infondés, faux et, surtout, profondément triviaux. La sociologie romande serait ouverte sur le monde, dit-il; mettons ! Il est pourtant clair qu'il serait aussi aisé de trouver dans la production sociologique finnoise une contribution nuancée sur les systèmes de stratification différentielle en Arabie Séoudite qu'il est possible de trouver un sociologue majorquin traitant de l'acculturation des Basques et de leur sport préféré sur les rives du Rio de la Plata. Qu'on ne trouve pas de contribution de sociologues romands dans le *Journal of Mathematical Sociology*, mis à part le fait que ladite corporation nourrit (encore) certains scrupules face à la terreur positiviste et réductionniste en sciences sociales, est tout aussi explicable que l'absence de contributions dans le *Yearbook of Fidji Social Science* émanant de sociobiologues belges. Notons, en passant, qu'il eût été bien moins trivial de la part d'un observateur extérieur de constater l'absence complète de femmes dans le corpus des auteurs retenus. Quant au constat lumineux du fossé qui sépare la corporation alémanique et la corporation romande, rien n'est susceptible de mieux le creuser que cet ensemble de trivialités enjouées de notre grand homme du Nord. Le texte est une occasion manquée dont il reste simplement à souhaiter qu'il tombe en aussi peu de mains que possible.

Adresse de l'auteur :
Aldo J. Haesler, Institut d'anthropologie et de sociologie
Université de Lausanne, BFSH 2
CH–1015 Lausanne